

**Mathieu GOUX**

# **Les barres parallèles**

*Nouvelle*



*Alexandrie Online*

*Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>*

*Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur*

*Date de publication : 09-09-2013*

**Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.**

# Extrait

Un jour de septembre, je me promenais dans un parc. Le temps était clair, l'air légèrement humide. Les flaques de la pluie tombée la veille disparaissaient avec les rayons du soleil, et les escargots faisaient la course avec les coccinelles. Ces dernières gagnaient, mais je les soupçonnais de tricher : j'en ai vu quelques unes voler afin de prendre de l'avance, et je trouvais cela dégueulasse. Un grand vide, soudain, se fit en moi, une sensation que je connaissais parfaitement mais que je n'avais pas éprouvée depuis longtemps.

Assis en tailleur sur l'herbe, une cigarette à la bouche, j'ai eu, je crois, « mauvaise conscience ». Non car je me sentais exclu, ou seul, non parce que je me considérais comme un assisté ou un parasite. J'ai eu plutôt un question philosophique, une crise de foi. Je me suis senti profondément triste. Je ne savais pas exactement pourquoi, je ne savais pas exactement comment, mais je remettait en question toute mon année passée. Avais-je agi convenablement, avais-je lu ce que je devais lire, avais-je assez ou trop dormi ? Je repassais en boucle la moindre de mes journées, ce que j'avais fait et ce que je n'avais pas fait, comment j'avais agi et ce que j'aurai pu faire différemment.

Bref, je me jugeais, je m'essayais dans le sens le plus stoïciste du terme.

En vain.

Je m'aperçus que l'essai est une discipline on ne peut plus frustrante, qui exige de poser de nombreuses questions, mais qui n'appelle que peu de réponses. Les énigmes défilent dans l'esprit, faites de pourquoi et de comment, de quand et de qui ; l'une appelle l'autre et elles se répondent sans, pour autant, se répondre. Quand à la fin du paragraphe la main hésite, quand elle sent bien qu'ici devrait surgir la vérité, l'apophtegme, la sentence absolue qui tout éclaire et tout réunit, elle se calte ; l'on ne saurait alors la rattraper. Désabusé, je pleurais à gros bouillons. Une image d'aéroport me vint à l'esprit, réminiscence, sans doute, d'une chanson de Jacques Brel. Il y eut, devant moi, comme une immense lumière. Un reflet, sans doute, une vitre qui parlait au soleil. Je clignais des yeux.

Je me sentais, à partir de cet instant, profondément, irrémédiablement, mais aussi sublimement et immensément seul. Mais ce n'était pas de cette solitude bâtarde qu'on nous chante à longueur de temps, cette solitude contingente qui survient lorsqu'en semaine, par accident, tous nos proches sont absents et que nous subissons, alors, l'isolement ; c'était bien une solitude aimante, constitutive de mon être seul. J'aurai pu avoir la nausée ; je n'ai eu qu'un haut-le-cœur. Une douleur terrifiante parcourut mon corps. Elle partit de la tête : elle descendit le long de mon crâne, frappa ma nuque

et glissa le long des reins. Une fois arrivée aux jambes, elle me pétrifia ; n'aurais-je été assis que je fusse tombé.

Dieu !

Que c'était bon.

Je ne me savais pas masochiste. Nous le sommes tous un peu, nous disent les spécialistes ; mais je laisse les moi, les sur-moi et les ça à ceux qui les comprennent. Je ne suis qu'un Homme et, en tant qu'Homme, ressent plus qu'accepte ce qui m'arrive. Péniblement, lourdement, je mis une main au sol et faisant levier, basculais de tout mon poids sur le flanc. Meticuleusement, j'arrivais à me mettre à genoux et au prix d'un effort surhumain, je me redressais finalement. Lorsque je fus entièrement debout, je m'aperçus que mon souffle se faisait court et que mon cœur battait la chamade.

L'espace d'un instant, je le savais, j'étais devenu l'autre.

## **Mathieu GOUX**

*Né le 23 août 1986 à Bastia, Mathieu Goux est tombé sous le charme de la plume sur le tard, à sa majorité. Après un passage non transformé en médecine, qui aboutira étrangement à la publication d'un recueil de nouvelles aux éditions « Le Manuscrit », il est aujourd'hui étudiant en sciences du langage, à Lyon. Il brigue, à terme, une place de professeur d'université, mais cherche à percer encore et toujours plus dans la voie de l'écriture. Il a fait un petit détour par une émission de radio locale, publiée, de-ci, de-là, de petits articles sur des sites d'amis et propose divers manuscrits aux éditeurs.*

### **Les barres parallèles**

*Nous ne vivons jamais une seule vie. Notre existence n'est jamais que le fruit de nombreux choix, décisions, rencontres qui nous forgent et nous modèlent. Chacun de nous transporte mille et une vies potentielles, et il suffit souvent d'un micro-événement pour que tout bascule. Cette nouvelle vous propose alors de suivre deux vies parallèles d'un même personnage. Une page, deux colonnes ; mais parfois elles se rejoignent, car il est des choses qui ne changent jamais. Nous sommes toujours des êtres plus complexes que nous le croyons.*